LE PATRIOTE DE L'OUEST SUPPLEMENT

PRINCE ALBERT, SASK., Vendredi, 15 Avril, 1921.

Pour rire un peu

Les Aventures d'un Célèbre Chasseur

No. 10

IV

La caravane en marché.

Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de porte-faix nègres, sortaient de Milianah et descendaient vers la plaine du Chéliff par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de tuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient de roche en roche en chantant... Un paysage du Liban.

Aussi chargé d'armes que le grand Tartarin, le prince Grégory s'était en plus affublé d'un magnifique et singulier képi tout galonné d'or, avec une garniture de feuilles de chêne brodées au fil d'argent, qui donnait à son Altesse un faux air de général mexicain, ou de chef de gare des bords du Danube.

Ce diable de képi intriguait beaucoup le Tarasconnais; et comme il demandait timidement quelques explications:

Coiffure indispensable pour voyager en Afrique, répondit le prince avec gravité; et tout en faisant reluire sa visière d'un revers de manche, il renseigna son compagnon sur le rôle important que joue le képi dans nos relations avec les Arabes, la terreur que cet insigne militaire a seul le privilège de leur inspirer, si bien que l'administration civile a été obligée de coiffer tout son monde avec des képis, depuis le cantonnier jusqu'au receveur de l'enregistrement. En somme, pour gouverner l'Algérie — c'est toujours le prince qui parle — pas n'est besoin d'une forte tête, ni même de tête du tout. Il suffit d'un képi, d'un beau képi galonné, reluisant au bout d'une trique comme la toque de Gessler.

Ainsi causant et philosophant, la caravane allait son train. Les porte-faix — pieds nus — sautaient de roche en roche avec des cris de singes. Les caisses d'armes sonnaient. Les fusils flambaient. Les indigènes qui passaient s'inclinaient jusqu'à terre devant le képi magique... Là-haut, sur les remparts de Milianah, le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, entendant ces bruits insolites, et voyant des armes luire entre les branches, crut à un coup de main, fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit incontinent la ville en état de siège.

Beau début pour la caravane!

Malheureusement, avant la fin du jour, les choses se gâtèrent. Des nègres qui portaient les bagages, l'un fut pris d'atroces coliques pour avoir mangé le sparadrap de la pharmacie. Un autre tomba sur le bord de la route ivre mort d'eau-de-vie camphrée. Le troisième, celui qui portait l'album de voyage, séduit par les dorures des fermoirs, et persuadé qu'il enlevait les trésors de la Mecque, se sauva dans le Zaccar à toutes jambes... Il fallut aviser... La caravane fit halte, et tint conseil dans l'ombre trouée d'un vieux figuier.

— Je serais d'avis, dit le prince, en essayant, mais sans succès, de délayer une tablette de pemmican dans une casserolle perfectionnée à triple fond, je serais d'avis que dès ce soir, nous renoncions aux porteurs nègres... Il y a précisément un marché arabe tout près d'ici. Le mieux est de nous y arrêter, et de faire emplette de quelques bourriquots...

— Non!... non!... pas de Bourriquots!... interrompit vivement le grand Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge.

Et il ajouta, l'hypocrite:

— Comment voulez-vous que de si petites bêtes puissent porter tout notre attirail?

Le prince sourit.

— C'est ce qui vous trompe, mon illustre ami. Si maigre et si chétif qu'il vous paraisse, le bourriquot algérien a les reins solides... Il le faut bien pour supporter ce qu'il supporte. Demandez plutôt aux Arabes. Voici comment ils expliquent notre organisation coloniale... En haut, disent-ils, il y a "mouci" le gouverneur, avec une grande trique, qui tape sur l'état-major; l'état-major pour se venger, tape sur le soldat; le soldat tape sur le colon, le colon tape sur l'Arabe, l'Arabe tape sur le nègre, le nègre tape sur le juif, le juif à son tour tape sur le bourriquot, et le pauvre petit bourriquot, n'ayant personne sur qui taper, tend l'échine et porte tout. Vous voyez bien qu'il peut porter vos caisses.

— C'est égal, reprit Tartarin de Tarascon, je trouve que, pour le coup d'oeil de notre caravane, des ânes ne feraient pas très bien... Je voudrais quelque chose de plus oriental... Ainsi par exemple, si nous pouvions avoir un chameau...

— Tant que vous en voudrez, fit l'Altesse, et l'on se mit en route pour le marché arabe.

Le marché se tenait à quelques kilomètres, sur les bords du Chéliff... Il y avait là cinq ou six mille Arabes en guenille, grouillant au soleil, et trafiquant bruyamment au milieu des jarres d'olives noires, des pots de miel, des sacs d'épices et des cigares en gros tas; de grands feux où rôtissaient des moutons entiers, ruisselant de beurre; des boucheries en plein air, où des nègres tout nus, les pieds dans le sang, les bras rouges, dépéçaient, avec de petits couteaux, des chevreaux pendus à une perche.

Dans un coin, sous une tente rapetassée de mille couleurs, un greffier maure, avec un grand livre et des lunettes. Ici, un groupe, des cris de rage: c'est un jeu de roulette, installé sur une mesure à blé, et des Kabyles qui s'éventrent autour... Là-bas, des trépignements, une joie, des rires: c'est un marchand juif avec sa mule, qu'on regarde se noyer dans le Chéliff... Puis, des scorpions, des chiens, des corbeaux; et des mouches!... des mouches!...

Par exemple, les chameaux manquaient. On finit pourtant par en découvrir un, dont des M'zabites cherchaient à se défaire. C'était le vrai chameau du désert, le chameau classique, chauve, l'air triste, avec sa longue tête de bédouin et sa bosse qui, devenue flasque par suite de trop longs jeûnes, pendait mélancoliquement sur le côté.

Tartarin le trouva si beau, qu'il voulût que la caravane entière montât dessus... Toujours la folie orientale!... La bête s'accroupit. On sangla les malles. Le prince s'installa sur le cou de l'animal. Tartarin, pour plus de majesté, se fit hisser tout en haut de la bosse, entre deux caisses; et là, fier et bien calé, saluant d'un geste noble tout le marché accouru, il donna le signal du départ... Tonnerre! si ceux de Tarascon avaient pu le voir!...

Le chameau se redressa, allongea ses grandes jambes à noeuds, et prit son vol...

O stupeur! Au bout de quelques enjambées voilà Tartarin qui se sent pâlir, et l'héroïque chechia qui reprend une à une ses anciennes positions du temps du "Zouave". Ce diable de chameau tanguait comme une frégate.

— Préïnce, préïnce, murmura Tartarin tout blême, et s'accrochant à l'étoupe sèche de la bosse, "préïnce", descendons... Je sens... je sens que je vais faire bafouer la France...

Va te promener! le chameau était lancé et rien ne pouvait plus l'arrêter. Quatre mille Arabes couraient derrière, pieds nus, gesticulant, riant comme des fous, et faisant luire au soleil six cent mille dents blanches...

Le grand homme de Tarascon dut se résigner. Il s'affaissa tristement sur la bosse. La chechia prit toutes les positions qu'elle voulut... Et la France fut bafouée.

* * *

V

L'affût du soir dans un bois de lauriers-roses.

Si pittoresque que fût leur nouvelle monture, nos tueurs de lions durent y renoncer, par égard pour la chechia. On continua donc la route à pied comme devant, et la caravane s'en alla tranquillement vers le Sud par petites étapes, le Tarasconnais en tête, le Monténégrin en queue, et dans les rangs le chameau avec les caisses d'armes.

L'expédition dura près d'un mois.

Pendant un mois cherchant des lions introuvables, le terrible Tartarin erra de douar en douar dans l'immense plaine du Chéliff, à travers cette formidable et cocasse Algérie française, où les parfums du vieil Orient se compliquent d'une forte odeur d'absinthe et de caserne, Abraham et Zouzou mêlés, quelque chose de féerique et de naïvement burlesque, comme une page de l'Ancien Testament racontée par le sergent La Ramée ou le brigadier Pitou... Curieux spectacle pour des yeux qui auraient su voir... Un peuple sauvage et pourri que nous civilisons en lui donnant nos vices... L'autorité féroce et sans contrôle de bachagas fantastiques, qui se mouchent gravement dans leurs grands cordons de la Légion d'honneur, et pour un oui ou pour un non font bâtonner les gens sur la plante des pieds. La justice sans conscience de cadis à grosses lunettes, tartufes du Coran et de la loi qui rêvent de quinze août et de promotion sous les palmes, et vendent leurs arrêts, comme Esaü son droit d'aînesse, pour un plat de lentilles ou de kousskouss au sucre. Des caïds libertins et ivrognes, anciens brosseurs d'un général Yusuf quelconque, qui se soûlent de champagne avec des blanchisseuses mahonnaises, et font ripailles de mouton rôti, pendant que, devant leurs tentes, toute la tribu crève de faim, et dispute aux lévriers les rogatons de la ribote seigneuriale.

Puis, tout autour, des plaines en friche, de l'herbe brûlée, des buissons chauves, des maquis de cactus et de lentisques; le grenier de la France!... Grenier vide de grain, hélas! et riche seulement en chacals et en punaises. Des douars abandonnés, des tribus effarée qui s'en vont sans savoir où, fuyant la faim, et semant des cadavres le long de la route. De loin en loin, un village français, avec des maisons en ruine, des champs sans culture, des sauterelles enragées, qui mangent jusqu'aux rideaux des fenêtres, et tous les colons dans les cafés, en train de boire de l'absinthe en discourant des projets de réforme et de constitution.

Voilà ce que Tartarin aurait pu voir, s'il s'en était donné la peine; mais, tout entier à sa passion léonine, l'homme de Tarascon allait droit devant lui, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'oeil obstinément fixé sur ces monstres imaginaires, qui ne paraissaient jamais.

Comme la tente-abri s'entêtait à ne pas s'ouvrir et les tablettes à ne pas fondre, la caravane était obligée de s'arrêter matin et soir dans les tribus. Partout, grâce au képi du prince Grégory, nos chasseurs étaient reçus à bras ouverts. Ils logeaient chez les agas, dans des palais bizarres, grandes fermes blanches sans fenêtres, où l'on trouve pêle-mêle des narghilés et des commodes en acajou, des tapis de Smyrne et des lampes-modérateur, des coffres de cèdre pleins de sequins turcs, et des pendules à sujets, style Louis-Philippe... Partout on donnait à Tartarin des fêtes splendides, des "diffas", des "fantasias"... En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre et luire leurs burnous au soleil. Puis, quand la poudre avait parlé, le bon aga venait et présentait sa note... C'est ce qu'on appelle l'hospitalité arabe.

Et toujours pas de lions. Pas plus de lions que sur le Pont-Neuf!...

Cependant le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement dans le Sud, il passait ses journées à battre le maquis, fouillant les palmiers-nains du bout de sa carabine, et faisant "frrt! frrt!" à chaque buisson. Puis tous les soirs avant de se coucher, un petit affût de deux ou trois heures... Peine perdue! le lion ne se montrait pas.

Un soir pourtant, vers les six heures, comme la caravane traversait un bois de lentisques tout violet où de grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient ça et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre — mais si vague, mais si émietté par la brise — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu tant de fois là-bas à Tarascon, derrière la baraque Mitaine.

D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique plus distincts, les rugissements recommencèrent; et cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars, secouée par la terreur et faisant retentir les conserves et les caisses d'armes, la bosse du chameau frissonna.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, à l'affût. Pas une minute à perdre.

Il y avait tout juste près de là un vieux "marabout" (tombeau de saint) à coupole blanche, avec les grandes pantoufles jaunes du défunt déposées dans une niche au-dessus de la porte, et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux, qui pendaient le long des murailles. Tartarin y remisa son prince et son chameau et se mit en quête d'un affût. Le prince Grégory voulait le suivre, mais le Tarasconnais s'y refusa; il tenait à affronter le lion seul à seul. Toutefois il recommanda à Son Altesse de ne pas s'éloigner, et par mesure de précaution, il lui confia son portefeuille, un gros portefeuille plein de papiers précieux et de billets de banque, qu'il craignait de faire écornifler par la griffe du lion. Ceci fait, le héros chercha son poste.

Cent pas en avant du marabout, un petit bois de lauriers-roses tremblait dans la gaze du crépuscule, au bord d'une rivière presque à sec. C'est là que Tartarin vint s'embusquer, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable de la berge.

La nuit arriva. Le rose de la nature passa au violet, puis au bleu sombre... En bas, dans les cailloux de la rivière, luisait comme un miroir à main une petite flaque d'eau claire. C'était l'abreuvoir des fauves. Sur la pente de l'autre berge, on voyait vaguement le sentier blanc que leurs grosses pattes avaient tracé dans les lentisques. Cette pente mystérieuse donnait le frisson. Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines, branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent, deux cents mètres, de grands troupeaux de grues qui passent avec des cris d'enfants qu'on égorge; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme! Et sur la garde de son couteau de chasse planté en terre le canon de son fusil rayé sonnait comme une paire de castagnettes... Qu'est-ce que vous voulez! Il y a des soirs où l'on n'est pas en train, et puis où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur....

Eh bien! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins, il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a des limites... Près de lui, dans le lit desséché de la rivière, le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit, et se replie à toutes jambes sur le marabout, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur d'hydres.

— A moi, préïnce... le lion!...

Un silence.

— Préïnce, préïnce, êtes-vous là?

Le prince n'était pas là. Sur le mur blanc du marabout, le bon chameau projetait seul au clair de lune l'ombre de sa bosse... Le prince Grégory venait de filer en emportant portefeuille et billets de banque... Il y avait un mois que Son Altesse attendait cette occasion...

* * *

VI

Enfin!...

Le lendemain de cette aventureuse et tragique soirée, lorsqu'au petit jour notre héros se réveilla, et qu'il eut acquis la certitude que le prince et le magot étaient réellement partis, partis sans retour; lorsqu'il se vit seul dans cette petite tombe blanche, trahi, volé, abandonné en pleine Algérie sauvage avec un chameau à bosse simple et quelque monnaie de poche pour toute ressource, alors, pour la première fois, le Tarasconnais douta. Il douta du Monténégro, il douta de l'amitié, il douta de la gloire, il douta même des lions; et le grand homme se prit à pleurer amèrement.

—o—

SANS GENE!...

Le maquignon rentrant chez lui, à sa petite servante:

— Est-il venu quelqu'un?

— Oui, Monsieur, le fils du meunier, il voulait acheter un âne.

— Que lui avez-vous dit?

— Que *vous* n'étiez pas là.



ADRIEN LIBOIRON, Administrateur — 4ème Année
PONTEIX, Sask. — No 16. — 15 avril 1921.

DECHETS DE NOTRE RACE. — **Déchet, de déchoir, déchu,** veut dire quelque chose de diminué, d'amoindri, de défectueux, n'ayant pas la valeur généralement attribuée aux choses de la même espèce. La Russie aujourd'hui est jonchée des déchets de la cour impériale: tous ces nobles d'autrefois sont réduits à la misère, sont déchus de leur rang. Par déchets de notre race, nous entendons surtout une déchéance nationale. Nous désignons ceux en qui cette noblesse native de nos aïeux a diminué et baissé de niveau. En ces personnes, le patrimoine des ancêtres, composé de traditions saintes, du doux parler français, d'une mentalité franchement catholique, ce patrimoine sans prix a peu à peu cédé la place à d'autres traditions ou habitudes, à une langue et à une mentalité étrangères. Ainsi, l'autorité, ce lien constitutif de la famille, s'ils sont parents, ils n'ont pas le courage de l'imposer ni la vertu nécessaire pour la maintenir: s'ils sont enfants, déchets précoces, ils s'en moquent. La prière en famille chez eux est pratiquement mise de côté. Autrefois, et encore aujourd'hui dans les familles non dégénérées, on habituait les enfants de bonne heure au travail, à faire quelque chose de sérieux, à songer à leur avenir. Aujourd'hui, un grand nombre de nos enfants grandissent dans l'oisiveté, ou les passe-temps frivoles, augmentant sans cesse le ramas de nos déchets de race. Il fut un temps, qui existe encore pour quelques-uns, où l'on enseignait aux enfants à se priver volontairement des douceurs permises, à s'oublier pour les autres, à partager de bon coeur avec leur entourage les bonnes choses qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui on croit faire mieux en développant l'égoïsme naturel de la jeunesse, en flattant toutes ses cupidités instinctives, sa sensualité, son penchant naturel, trop naturel pour les jouissances et la recherche de ses aises. — Et qu'est-ce qu'on fait de la justice, de cette probité de nos aïeux qui faisait que leur parole donnée valait mieux que les meilleurs papiers? Aujourd'hui combien n'y a-t-il pas de nos compatriotes gangrenés au point que si l'on n'a pas avec eux les écrits les plus clairs ou une foule de témoins, on n'est jamais sûr de n'être pas trompé!!! — Ce sont là quelques caractéristiques seulement de déchéance. Et si du domaine des traditions ancestrales nous passons à la langue, la baisse est encore plus marquée, la différence plus grande et la constatation plus douloureuse. Pas n'est besoin d'étudier notre glorieuse histoire bien longtemps pour voir combien nos pères ont lutté afin de garder à leurs enfants le doux parler français. Aujourd'hui, surtout dans nos provinces de l'Ouest, il y a bien un petit groupe de vrais patriotes entêtés, qui luttent désespérément contre les forces redoutables d'une majorité malveillante et sans principes élémentaires de la justice et du droit, cuivrée de préjugés indéracinables. Mais nos vaillants défenseurs d'une langue opprimée, se buttent surtout à l'apathie générale, à l'indifférence inexplicable et attristante d'un trop grand nombre de leurs compatriotes. Si encore on se bornait à laisser faire... (à suivre).

L'A. C. F. C. — Notre "Cercle Mathieu" prend les proportions les plus encourageantes. Déjà le nombre de 200, ambitionné par les organisateurs, est dépassé d'emblée. Et on ne s'arrête pas en si bon chemin. Nous visons maintenant à enrôler toute la paroisse, ce qui comprendra près de 300 membres. Bien plus, on parle déjà d'étendre le travail et les bienfaits de l'Association à d'autres rameaux de la paroisse, à nos missions de Frenchville et Val-Marie. Il est au programme de notre organisation, en effet, d'aider ces centres canadiens à avoir leur centre local, de leur prêter main-forte dans leur désir de coopérer à la restauration de nos droits en ces régions. Nous reviendrons sur ce sujet. Pour aujourd'hui il nous fait plaisir d'annoncer *une grande séance récréative*, qui aura lieu *Dimanche, le 1er Mai* prochain, en faveur de l'A. C. F. C.

Ce sera notre contribution demandée par le comité exécutif pour frais d'organisation. Ce sera notre approbation de la campagne de propagande et de réorganisation de l'A. C. F. C., si bien poursuivie l'an dernier par M. R. Denis.

Un programme joyeux et intéressant sera exécuté à cette séance. Voyons les titres des pièces seulement: "Le Fou malgré lui". — "Divorçons". Si l'on ajoute à ces deux comédies des déclamations, des chants, de la musique, par nos artistes connus, l'on peut se rendre compte d'avance de ce que sera cette soirée. Les billets, en nombre limité sont déjà en vente au presbytère. On peut donc retenir ses places. Les prix sont à la portée de toutes les bourses. Tout le monde aura son siège. Donc, retenons bien la date: *Dimanche, le 1er Mai prochain*, dans le soubassement de l'église paroissiale. La séance sera terminée par la représentation d'un bon choix de vues animées.

Nouvelles. — M. le curé Royer arrivera à Ponteix dans la semaine du 20 de ce mois. Nous avons hâte de l'entendre nous narrer, avec son habileté reconnue, les impressions de son voyage au vieux pays. L'idée de cette conférence nous fait déjà venir l'eau à la bouche.

— Au couvent on fait creuser un puits où l'eau devra abonder en toute saison. C'est dispendieux, mais on ne paie jamais trop cher en ce pays une source d'eau, de bonne eau surtout comme nous avons le bonheur d'en avoir à Ponteix.

Les Allemands viennent en Amérique

Les économistes de Berlin assurent qu'au moins 5 millions d'Allemands se préparent à quitter l'Allemagne pour les Etats-Unis, le Mexique et l'Amérique du Sud, dès qu'ils pourront obtenir l'argent nécessaire pour la traversée ou l'autorisation de débarquer aux Etats-Unis.

La majorité de ces futurs immigrants a exprimé une préférence pour l'Amérique du Sud.

Dans les milieux officiels on se montre inquiet au sujet de la catégorie de personnes qui émigrent ou se préparent à émigrer.

La cause de cette émigration serait due aux impôts de guerre et particulièrement à l'impôt sur le revenu qui interdit virtuellement aux salariés de faire des économies pour les mauvais jours. D'une manière générale ces salariés ont déserté les banques. Ils mettent de côté, quand ils le peuvent, quelque argent à la fin de chaque mois en vue d'émigrer.

Le développement de la Californie

En 1850, écrit le *Boston Transcript*, quand la Californie est entrée dans l'Union américaine, sa population n'était que de 92,600 habitants. En 1860, elle en comptait 379,000, dont 57,000 à San Francisco; depuis lors, le renouvellement de l'Etat a été si rapide que la population atteignait, en 1910, 2,377,549 habitants dont 416,912 à San Francisco. La capitale de la Californie méridionale, Los Angeles, grandissait aussi, plus vite encore que San Francisco: de 1,610 habitants en 1850 elle est passée à 319,198 en 1910, et le recensement de 1920 accuse 579,480 habitants alors que San Francisco en a seulement 508,410. Cette augmentation s'explique en partie par les effets durables du tremblement de terre de 1906, qui a dispersé définitivement des habitants de San Francisco à Oakland et dans les petites villes voisines, et surtout par l'attraction exercée de plus en plus par le climat de la Californie méridionale et par l'exploitation de ses précieuses ressources (culture des fruits, or, argent, pétrole). Les progrès de la Californie, avec ses deux capitales dépassant un million d'habitants, alors que trois siècles de domination espagnole n'y avaient laissé que le désert et des huttes de terre, sont un juste sujet d'orgueil pour le peuple américain tout entier.

———:O:———

Serviteur des serviteurs de Dieu

L'exercice du pouvoir, comme tout ce qui relève de la vie morale, peut se comprendre de deux façons diamétralement opposées. L'égoïste y voit un moyen de servir ses ambitions et son intérêt; l'altruiste, un moyen de servir les autres.

Nous assistons, depuis ces dernières années, à un progrès extrêmement rapide des idées socialistes. On a maintenant prôné l'égalité, la justice sociale, la solidarité, la philanthropie, l'altruisme. Et que voit-on pourtant dans tous les pays? La convoitise du pouvoir déchaîne des appétits féroces. Les capacités ne sont rien devant les combinaisons politiques. On attise la lutte des classes: on multiplie les fonctionnaires pour s'en faire des soutiens: on draîne les ressources privées pour alimenter les gaspillages, puis on se retire après fortune faite, non sans avoir obtenu par surcroît quelque riche prébende.

En régime bolchéviste, pour ceux qui détiennent le pouvoir, la vie humaine ne compte plus. Les monstres qui s'appellent Lénine, Trotsky et consorts donnent la pleine mesure de ce que peut réaliser la formule égoïste du pouvoir.

C'est du paganisme d'autant plus hideux qu'il est le fruit d'un christianisme dénaturé depuis dix siècles.

Détournons nos yeux de cette vision d'enfer et portons nos regards vers cette silhouette douce et bénissante du vieillard blanc qui gouverne l'Eglise. Sans armée ni gendarmes et presque sans argent, il dirige un peuple de 250 millions d'hommes. Il est prisonnier volontaire d'une charge lourde entre toutes. Il y restera fidèle jusqu'à la mort sans espoir de repos ni de compensations terrestres. Il s'intitule lui-même serviteur des serviteurs de Dieu. Ceux qui partagent avec lui la direction de l'Eglise sont d'autant plus sacrifiés qu'ils sont davantage mis en vedette. L'évêque, le prêtre zélé sont tout à tous. Il faut pénétrer dans leur intimité pour voir de près combien tyrannique est le poids de l'autorité spirituelle.

Qui n'évoque ici la douce physionomie d'un saint Ambroise, d'un saint Augustin, d'un saint Charles Borromée, et de nos jours, de celui qu'on a appelé le saint Ambroise moderne, le Cardinal Mercier. Ils ont consacré toute leur vie au service de leur peuple. Pour soulager ses misères mais aussi pour défendre tout son droit.

Voilà comment, par une réalisation constante et merveilleuse, la doctrine du Christ restaure la vraie notion de l'altruisme social, disons plus simplement de la charité chrétienne. Et qu'on ne croit pas que les bienfaits de l'Evangile ne se fassent sentir que dans l'exercice du pouvoir religieux. Bien compris, le pouvoir civil ne le cède en rien à ce dernier par la noblesse de son caractère.

L'honnêteté et le dévouement sont des vertus humaines. La morale dite laïque ne cesse de les prêcher, mais elle est absolument impuissante à les réaliser au moins d'une façon héroïque et sociale. Aucun discours de rhéteur ou de pédagogue n'aura jamais l'efficacité d'un exemple tel que celui du Christ, seigneur et maître qui lave les pieds de ses disciples.

Gouverner, c'est servir.

X.

———:O:———

Un protestant converti dit son bonheur d'être catholique

Charles-Louis de Haller, savant d'une immense renommée, surtout en Europe, descendait d'une famille distinguée, très en vue mais protestante, de Berne. Voici ce qu'il écrivait lors de son abjuration:

"La beauté des temples catholiques m'éleva toujours à des objets et aperçus religieux; tandis que le vide de nos temples, desquels on a écarté jusqu'aux derniers signes chrétiens, ainsi que la sécheresse de notre culte protestant me déplurent toujours.

"Je pensais souvent qu'il nous manquait quelque chose. Il me semblait que nous étions des étrangers au milieu des adorateurs du Christ! Je n'ai rien précipité; j'ai combattu dix et même près de onze années, avant de me décider. Je n'avais plus de repos, ma résolution fut dès lors inébranlable...

"Je pus enfin faire ma profession de foi catholique. Je fus admis à la confession générale de toute ma vie; d'après les signes de ma sincère contrition, je reçus l'absolution.

"Le lendemain, on me conféra, à 6 heures du matin, les sacrements de confirmation et d'eucharistie. J'eus dans cette première communion, un tel calme, une telle joie intime, mon coeur fut tellement comprimé sous le bonheur, que je ne puis décrire mon allégresse! Aucun protestant ne saurait s'en former une idée!"

Voilà comment parlait ce grand homme, ce génie, au moment, où laissant les aridités protestantes, il goûtait combien le Seigneur est doux dans la seule vraie et divine Religion: l'Église catholique.

———:O:———

Le médecin est appelé chez Calino:
— Tirez la langue, je vous prie... Sapristi! je n'en ai jamais vu de *cette couleur*. Mais, mon ami, vous êtes gravement malade, vous avez une langue effrayante!...
— Faut vous dire, avoue Calino, que je viens de manger du chocolat!



No 27. Administration: Nap. Filteau, Dumas, Sask.

ECHO DE DUMAS

Pensée. — "Dans les familles chrétiennes, nous portons bien plus patiemment les pertes de Jésus-Christ "que les nôtres; on veut avoir un "compte exact des moindres dépenses que font des domestiques, et on "se prend nullement garde au déchet "de leur piété et à la ruine entière de "leur religion; on est instruit à fond, "et on veut l'être, du juste prix et de "la quantité de tout ce qui s'emploie "par les officiers d'une maison pour "son entretien, mais on ne pense guère à découvrir les désordres auxquels "ils sont sujets, et on en est peu touché." — St. Bernard, Bourdaloue IIe dim. après Pâques.

Organisons-nous. — Si l'église de Dumas est consacrée à Notre-Dame d'Espérance et le soubassement au Sacré-Coeur, cela doit donner à tous une noble fierté. Mais noblesse oblige, De toutes parts les gens de Dumas reçoivent des compliments du travail fait en si peu de temps. Cependant n'allons pas comme dans la fable du corbeau et du renard, écouter trop les compliments, ouvrir un trop large bec et laisser tomber le fromage. Si le plus pénible est fait ne croyez pas que tout est fini. Bien au contraire nous ne faisons que de commencer. Avouons de suite qu'il y a eu un bon début. Il nous faut maintenant s'organiser. Dès que notre salle a été à peu près confortable nous avons commencé nos réunions. Mais comme il y a encore à faire!!!... Nos jeunes gens exercent trois petites pièces. Les demoiselles auront bientôt leur tour. Une vente de paniers va s'organiser; puis aura lieu une conférence fort intéressante. Les dames devront voir à une légère collation; un poêle spécial à l'arrière du théâtre sera à leur disposition. Enfin les hommes devront être là pour le bon ordre de la salle, le placement du public, voire même pour donner des représentations. Si tous profitent de nous encourager de leur présence, la population entière de Dumas doit avoir à coeur de faire bonne figure. Le cercle paroissial est déjà en herbe; il sera en même temps le cercle Franco-Canadien. Ce qui n'empêchera pas d'avoir nos séances dans les deux langues afin de donner satisfaction à tous. Aujourd'hui encore nous recevions la visite d'un paroissien qui promettait tout son généreux concours au succès de cette oeuvre paroissiale. Nous lui souhaitons de nombreux imitateurs.

Le printemps. — Le temps est revenu au beau. Ce matin les petits oiseaux de toutes sortes faisaient entendre leur chant varié et si agréable. Voilà qui, avec le beau soleil, met la joie au coeur. Petits oiseaux du bon Dieu continuez-nous vos leçons de louanges et de reconnaissances au Créateur de toutes choses.

L'heure des Vêpres. — Pour accommoder les paroissiens durant toute la belle saison nous aurons le chant des Vêpres à 7 h. du soir au lieu de 4 h. Continuez à y venir en grand nombre et à y chanter de tout coeur la gloire de Dieu et ses oeuvres.

———:O:———

Une bonne excuse.

Un professeur reçoit la lettre suivante:

"Cher Monsieur.— Mon fils Jacques ne peut aller à l'école aujourd'hui parce qu'il doit assister aux funérailles de ses deux tantes. Veuillez l'excuser. Je ferai en sorte que *cela n'arrive plus.*"

GRAVELBOURG

CHRONIQUE.

Débat au Collège. — On ne trouve pas encore au Collège d'académie régulièrement constituée, mais on y supplée par des débats donnés en classe sous la direction du professeur. Ainsi les classes de Première forme et de Commerciale ont eu à préparer dernièrement une discussion sur un sujet très intéressant. MM. Leroy Poulin et Alfred Charlebois devaient proclamer la supériorité du cours classique sur le cours commercial et MM. René Lecours et Emile Lacelle étaient chargés d'en faire autant pour le cours commercial vis-à-vis le cours classique. Les deux premiers sont des élèves de Première forme et les seconds des élèves de la Classe de Commerce. Nous publions un commentaire de la harangue.... cicéronienne prononcée en faveur du cours classique, réservant pour une autre semaine la défense du cours commercial.

Messieurs les professeurs et chers confrères: — Etudiant moi-même au cours classique, résolu d'en poursuivre les études jusqu'à leur couronnement il m'est donc bien doux ce devoir du moment qui m'oblige à plaider devant vous la cause de l'enseignement classique, ses avantages, sa nécessité, en un mot de proclamer sa supériorité sur le cours commercial. Mon collègue vient de vous exposer la nature des études classiques et leur organisation; à moi de commencer par un bref exposé des avantages d'une éducation classique pour toutes et chacune des classes de la société. Aux professionnels: prêtres, médecins, avocats, ingénieurs, le cours classique est obligatoire, indispensable, et ne sont reçus dans ces diverses professions que ceux qui l'ont brillamment suivi. Pour les hommes d'affaires, commerçants, agents, employés civils, une éducation classique complète n'est pas exigée, mais cette éducation classique possédée dans une certaine mesure leur donne une telle supériorité, étend tellement leurs connaissances en général, leurs connaissances dans les affaires en particulier que, dans ces différentes positions, nous verrons infailliblement arriver au succès dix fois plus vite celui qui a la plus grande somme d'éducation classique.

Pour les fermiers eux-mêmes, une instruction supérieure, une éducation classique est excessivement utile. Tout d'abord pour le fermier comme pour le commerçant, plus son horizon intellectuel sera vaste, plus ses connaissances seront variées et approfondies, plus il sera en mesure de se tenir au courant des progrès de toutes les sciences agricoles, chimiques et physiques, plus il lui sera facile d'adopter ou de rejeter les nouvelles méthodes de culture qu'une science sans cesse en progrès ne cesse de préconiser pour le plus grand bien de ceux qui peuvent les comprendre. Et puis ensuite, une fois ses grands et durs travaux terminés quelle jouissance pour son esprit fatigué de sortir un peu du surmenage matériel pour se livrer à d'intéressantes études, à d'instructives ou simplement agréables lectures que son esprit classiquement cultivé sera en mesure de comprendre, d'apprécier et de conserver pour faire le fonds de conversations qui ne seront pas banales avec ses amis et ses voisins. Encore une fois pour le commerçant et le fermier l'éducation classique n'est pas une obligation mais elle leur donne une telle culture d'esprit, elle leur apporte de telles sources de jouissances de toutes sortes, elle contribue tellement à leur bonheur en les élevant au-dessus du matériel qu'on pourrait dire qu'elle leur est une agréable nécessité.

Il me reste à démontrer quelle nécessité existe pour notre race ici de posséder un fort groupe de prêtres, de professionnels, d'hommes d'affaires et de fermiers classiquement éduqués et instruits qui formeront une élite chargée de sauvegarder nos droits, de surveiller nos destinées, de se présenter à l'ennemi au nom de toute la race comme supérieurs à tous points de vue, à cause de leur puissance intellectuelle et morale. Cette élite nécessaire c'est de nos collèges classiques qu'elle sortira. Car d'une façon générale une instruction simplement commerciale, à moins qu'on y supplée à la sortie du collège par un fort travail personnel, ne fournira des chefs que d'une capacité limitée. Pour assurer la permanence de son esprit une nation a besoin d'hommes aux sentiments philosophiquement éclairés, rompus aux vertus intellectuelles, morales et sociales. Or il ne faut pas demander cette finesse de formation ailleurs qu'au programme d'enseignement d'un cours classique, et j'oserais dire que c'est aux humanités surtout que nous devrions nous adresser. Car les humanités classiques ne sont rien autre chose que l'étude de la langue maternelle en rapport avec les langues et les littératures antiques, latines et grecques. Elles ont pour but de développer dans l'esprit des idées et des sentiments capables d'ajouter à l'âme quelque chose de l'humanité entière, c'est pourquoi on en fait le fondement de l'éducation classique. Ce n'est donc pas aux sciences simplement commerciales, physiques, naturelles qu'appartient le premier rôle dans l'éducation et la formation, parce que ces sciences ont pour objet ce qui est et non pas ce qui doit être.

Donc pour tous ceux qui peuvent se procurer les avantages d'un cours classique, les refuser est une énorme erreur, plus même, c'est un crime envers eux-mêmes et envers leur prochain.

Nouvellette.

La plaine.

Traitez-moi de dilettante exagéré, si vous voulez, je l'aime, moi, notre plaine du sud de la Saskatchewan et je m'obstine à y trouver des charmes. Pourquoi? Est-ce parce que j'y suis né et qu'il y aurait entre mon âme et la plaine un lien naturel semblable à celui qui unit indissolublement le marin au coin d'océan sur lequel sa vue s'est portée pour la première fois? Loin de là, car c'est au milieu des montagnes, en face des grands bois et des lacs que se sont écoulées mes toutes premières années. Serait-ce alors parce que tous partagent mes sentiments vis-à-vis de la plaine? J'en doute fort, car j'en ai rencontré bien peu qui n'aient gémi sur sa monotonie, sur la tristesse de son immensité toute nue de végétation verdoyante et de lacs argentés, et surtout qui n'aient déploré sa fécondité de hasard. Voilà bien trois grandes accusations, presque vraies, qu'il me serait doux d'essayer de réfuter, non pas en sage et en homme d'expérience, mais simplement en ami, comme on chercherait naturellement à défendre tout ce qui a pu attirer notre sympathie et notre affection.

Je l'aime donc la grande plaine qu'une maladie de langueur me donne de contempler des heures entières, je l'aime, parce que je lui suis reconnaissant de ce qu'en arrivant il y a quelques années, j'ai tout de suite ressenti une bienfaisante impression de chez-moi. C'est ridicule et pourtant c'est vrai, ridicule puisque je ne trouvais plus rien de ce qui m'avait charmé jusque-là. Peut-être est-ce parce que je serais du nombre de ceux qui ne sont heureux que lorsque tout ce qu'ils pourraient désirer leur manque, le bonheur est chose si relative? Serait-ce parce qu'il y aurait harmonie entre son aridité et mon tempérament? En tout cas peu importe, qu'il vous suffise de savoir que je me surprends quelquefois à lui dire, comme le poète s'adressant toutefois à un spectacle plus grandiose: "Plaine, insignifiante pour tant d'autres, aurais-tu donc une âme qui s'attache à mon âme et la force de t'aimer?" Et, ma foi, de lui répéter ces mots j'en suis venu à me persuader presque qu'elle en a une âme, une âme toute pleine de poésie, de sublime idéal surtout, et l'étudier, seul en face de son immensité, porte, il me semble, aux idées larges, car enfin puisque nos connaissances ont leur fondement dans l'action des sens, l'oeil voit loin, quand il ne rencontre pas d'autres obstacles que les limites de sa portée visuelle, l'âme doit voir plus haut et conséquemment plus clair.

La plaine qui m'entoure, je la trouve donc belle en tous temps. Belle en hiver quand la nature la recouvre d'une immense nappe blanche, n'éveillant nullement cette impression de linceul que fait souvent naître cette première neige d'ailleurs qui ensevelit pour de longs mois le vert des montagnes et fait comme des pleureuses à leurs arbres dépouillés. Ici la première neige nivelle si bien la plaine qu'elle nous laisse presque l'impression d'une immense table dressée pour un festin, banquet conventionnel que la nature prépare sans doute pour les coyotes et les "jacks" qui ont toute la plaine bien à eux en cette saison.

(à suivre la semaine prochaine).

De passage: M. l'abbé Morissette, de Moose Jaw, qui est venu bénir le mariage de M. Joseph Moquin avec Mlle A. Boisjoli. — M. Chauvin, ancien inspecteur d'écoles. M. Chauvin a fait à la Bibliothèque du Collège un don princier. — M. J. Alp. Fortin, gérant du "Patriote."

M. l'Abbé ROMEO BOUCHER est le représentant du "Patriote" à Gravelbourg. Pour toute question de rédaction, d'annonces, d'impressions, ou abonnements veuillez s.v.p. communiquer à son adresse: 5ième porte ouest du Collège. Boite Postale 233. Tél. 73.

"Nos Belges en avant!"

Pour une association nationale des Belges au Canada

On nous fait tenir pour publication la lettre circulaire suivante:

St-Boniface, 31 mars 1921.

Cher Compatriote,

Dans leur nouvelle patrie, le Canada, les Belges sont sans influence ni appui.

Comment remédier à cet état de chose lamentable?

Par le groupement de tous nos compatriotes, nous souvenant de notre devise nationale. "L'Union fait la force".

Dans cette intention, un comité s'est formé à Saint-Boniface, Man. Pour atteindre son but ce comité a jugé pratique et opportun de convoquer un congrès les 12, 13, 14 et 15 juin prochain.

Pourquoi ce Congrès?

Pour se connaître et mieux s'apprécier, discuter nos intérêts communs et former des plans pour le relèvement moral et social de nos nationaux.

Notre population Belge, concevant la nécessité de ce Congrès et les avantages qui en résulteront nécessairement, ne refusera pas son concours à cette oeuvre éminemment patriotique.

Voilà pourquoi nous vous prions instamment:

(a) De faire connaître notre but et les moyens s'y rapportant à tous nos compatriotes. De leur parler de ce qui pourrait et devrait être fait avec le concours des autorités ecclésiastiques et civiles.

(b) D'organiser dans les centres Belges des Comités Paroissiaux, dans le but de faire comprendre à nos compatriotes les avantages incontestables d'une Association Nationale.

(c) De nommer des délégués qui participeront à la réunion provisoire qui se tiendra à Saint-Boniface, le **dimanche 17 avril** prochain, à laquelle nous discuterons les bases du Congrès et tout ce qui se rapporte au bien-être de nos compatriotes.

Sur première demande "Ons Belgen Vooruit" "Nos Belges en Avant" enverra des propagandistes aux Colonies Belges afin de convaincre nos compatriotes de la nécessité de cette Convention Nationale.

Plus tard un Comité définitif sera formé étendant son rayon d'action par tout le Canada. Belges, dans les coeurs travaillons d'accord et avec enthousiasme pour "Ons Belgen Vooruit", "Nos Belges en Avant."

POUR LE COMITE

Le Président,

Alidor VANDELSLANDER

Le Secrétaire,

Octave RODTS

Les Vice-Présidents,

P. BOSSUIT et F. WINDELS.

Membres, R. P. Kwakman, curé, Eglise Belge du Sacré-Coeur; J. B. Peyniders, R. P. Dehelpe, S. J., professeur au Collège, P. Vinckier et P. Wyneu.

---o---

Deux hommes crucifiés le Vendredi Saint

Albuquerque, Nouveau Mexique— Deux hommes ont été crucifiés, le Vendredi saint, au village d'Abiquiu, dans la région septentrionale du Nouveau-Mexique. Il s'agissait de la célébration des fêtes de la semaine par les Hermanos de Luz (frères de la lumière.) Les frères de la lumière forment un ordre religieux. Ce sont deux peintres, B. J. Nordfeldt et Gustave Baumann, venant de Santa Fe, qui ont donné des renseignements sur la scène du crucifiement. Nordfeldt et Brumann faisaient partie d'un groupe de touristes qui ont assisté aux cérémonies du crucifiement et de la flagellation. Pendant plus d'une demi-heure, les deux hommes qui ont été crucifiés sont restés attachés à deux grandes croix de bois. Lorsqu'ils ont été descendus de leurs croix, ils étaient épuisés et couverts de sang. L'état des deux hommes est très grave et leur guérison est loin d'être assurée. M. Nordfeldt a fait la description suivante de la scène dont il a été témoin:

"Les pénitents formaient une longue procession et marchaient lentement en se frappant le corps avec des fouets formés d'épines qui étaient trempés dans de l'eau salée, et en s'infligeant de douloureuses blessures. Un homme portait une grande croix de bois sous le poids de laquelle il tombait souvent épuisé. La procession se termina par l'érection de deux croix auxquelles étaient attachés deux membres de l'ordre des frères de la lumière."

Parmi les pénitents d'Abiquiu on considère comme une grande faveur le fait d'être choisi pour le crucifiement.

La Première Puissance

Au vingtième siècle, la première puissance c'est la presse.

En 1846, un célèbre homme d'Etat français disait à ses concitoyens. "Comptez l'honneur pour rien, la considération pour rien, l'argent lui-même pour rien... Une SEULE CHOSE EST NECESSAIRE: AVOIR LA PRESSE POUR VOUS... Quand vous serez les maîtres de la presse, bientôt tout le reste vous appartiendra."

Il ne faut donc pas s'étonner si, depuis longtemps, dans tous les pays du monde civilisé, les partis qui gouvernent ou voudraient gouverner ont fait les plus grands sacrifices pour s'emparer des rédactions et des conseils d'administration de journaux influents ou à grand tirage.

Afin de diriger plus sûrement le peuple vers une situation dont ils veulent, à tout prix, devenir les maîtres, TROIS moyens ont été employés, de préférence, par les journaux ou les individus.

1o. Par de vastes spéculations, par des emprunts, par des escroqueries, par des coups de bourse (basés le plus souvent sur de fausses nouvelles), ils ont drainé dans leurs coffre-forts, les richesses des peuples assez imprudents pour accepter leur collaboration ou pour suivre leurs conseils.

2o. Par la promesse de bonnes places ils sont arrivés à faire de ceux qui autrefois étaient des citoyens libres et conscients des troupeaux d'esclaves.

3o. Par des sociétés secrètes, comme la Franc-maçonnerie, nos adversaires religieux se sont infiltrés dans tous les organes sociaux et en ont fait confier la direction à leurs amis ou à leurs obligés.

Enfin, pour pouvoir plus facilement dominer la masse populaire, et la faire agir à leur gré, par l'ARGENT, L'ORGUEIL et la LUXURE, ils se sont acharnés à détruire l'influence de la religion catholique qui seule peut inspirer une force morale capable de leur résister.

Sous prétexte de neutralité et de lutte contre le papisme, ils ont organisé la déchristianisation lente mais méthodique de l'âme populaire. Puis, par la propagande des idées matérialistes, ils l'ont ramenée aux pratiques du paganisme: la Déification de tous les vices de l'humanité.

Partout la devise de ces marchands de papier noirci est celle-ci:

Qu'importe la tromperie, la ruine, la démoralisation et même la mort d'innombrables êtres humains, POURVU QUE LA CAISSE SE REMPLISSE...

Partout c'est la foire aux mensonges, c'est l'exploitation de la crédulité humaine, pour arriver à la fortune, au pouvoir ou à l'assiette au beurre.

Conclusion: Avant de choisir et de lire un journal, cherchez donc à connaître son opinion réelle et l'honnêteté de ceux qui collaborent à sa direction ou à sa rédaction.

Méfiez-vous des journaux qui veulent contenter tout le monde, et qui sont fades, autant que de ceux qui exagèrent ou qui mentent, pour appuyer leurs affirmations.

Réservez votre clientèle aux journaux carrément catholiques et PATRIOTES; aidez ceux qui usent leurs forces et leur vie dans la bataille contre l'ennemi commun.

UN FRANCO DE LA FLECHE.

---:o:---

Le dernier jugement de Rome et Mgr Fallon

Ottawa — Mgr Fallon, évêque de London, qui avait été accusé par les prêtres canadiens-français de son diocèse de se servir de procédés indignes envers les catholiques de langue française de son diocèse, en défendant que le français soit enseigné dans les écoles catholiques aux enfants des Canadiens français, et à ses prêtres de prêcher en français aux catholiques parlant cette langue, vient de publier une brochure ayant pour titre: "Le dernier jugement de Rome," dans laquelle il interprète à sa façon le jugement rendu par le Sacré Tribunal de la Rote dans cette affaire et prétend que justice est faite de toutes ces calomnies qui non seulement ont dépassé les limites de son diocèse mais se sont répandues dans le monde entier.

NEW YORK. — L'"Official Catholic Directory" qui vient d'être publié, dit qu'il y a 78,122,895 catholiques aux Etats-Unis et dans les possessions américaines. Il y a 16 archevêques, 93 évêques et 21,643 prêtres. Le nombre des écoles paroissiales est de 6,048. Chaque jour 1,771,418 enfants se rendent aux écoles catholiques.

Rappeler ses bienfaits, c'est imiter les usuriers.

SENEQUE

EN EUROPE

Mensonges ou erreurs?

Ce que les Allemands pardonnent le moins aux Alliés, c'est que ceux-ci les aient contraints, par le Traité de Versailles, à reconnaître solennellement leur culpabilité dans le déclenchement du monstrueux conflit de 1914.

Certes, ils n'osent pas soutenir qu'ils sont innocents comme un petit enfant... Mais, à les entendre, ils ne sont ni les seuls, ni même les plus coupables...

Qui donc seraient plus coupables qu'eux-mêmes?...

Notons déjà qu'ils s'accordent à peu près maintenant à mettre la France hors de cause. On ne parle plus trop de la France "assoiffée de revanche", — légende grossière, si l'on songe qu'à la veille même de la guerre les élections de mai envoyaient à la Chambre française une majorité presque hostile au service militaire de trois ans, voté quelques mois plus tôt pour répondre uniquement aux nouveaux armements de l'Allemagne.

Au contraire: un ancien diplomate allemand tel que le comte de Leyden reconnaissait l'autre jour, dans une conversation avec Monsieur de Brinon, du **Journal des Débats**, "que l'Allemagne est coupable de la guerre contre la Belgique et contre la France". Quant à Monsieur de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris au moment de la déclaration de la guerre, il confesse, dans une lettre ouverte à Monsieur Poincaré, ancien président de la République, que cette déclaration de guerre était fondée sur des "erreurs" de fait.

Quelles "erreurs"?... On se souvient que, pour justifier sa déclaration de guerre, l'Allemagne, par la bouche de son ambassadeur, invoqua un certain nombre d'incursions militaires françaises en territoire allemand. Or, aujourd'hui, M. de Schoen lui-même convient qu'il y avait là autant "d'erreurs". Il plaide cependant les circonstances atténuantes, car, affirme-t-il, ces "erreurs" n'étaient pas des "mensonges" c'est-à-dire que le gouvernement de Berlin se trompait de bonne foi... Admettons!... Il n'en reste pas moins, comme le remarque M. Poincaré, que "la déclaration de guerre reposait entièrement sur ces *"erreurs"*. Quel aveu de culpabilité!

Donc, on se résigne à disculper la France. Mais on n'en charge qu'avec plus d'entrain la Russie. Et c'est ce que ne manque pas de faire M. de Leyden, qui nie toute responsabilité de l'Allemagne dans la guerre avec la Russie. Pourquoi n'accuse-t-il pas l'Angleterre?... Mon Dieu, l'Angleterre est encore là pour se défendre, tandis que la Russie... Autant dire qu'elle est absente... et les absents ont toujours tort...

Ce n'est pourtant pas la Russie qui adressa à la Serbie un ultimatum outrageant que celle-ci ne pouvait honorablement accepter, et qu'elle accepta presque intégralement pour essayer de sauver la paix... Ce n'est pourtant pas la Russie qui, malgré tout, rompit les relations diplomatiques avec la Serbie et commença les hostilités... Ce n'est pourtant pas la Russie qui refusa d'intervenir auprès de l'agresseur autrichien pour l'empêcher d'aller plus loin... Ce n'est pourtant pas la Russie qui, à l'heure suprême où, à Vienne même, on paraissait désireux de faire un pas en arrière devant l'horreur d'une conflagration générale, fit le geste irréparable...

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier...

X. Y. Z.

---:o:---

Après le referendum

A Londres, le Dr Simons, ministre de l'Empire allemand a dit:

"Je n'accepte pas les conclusions de la Conférence de Paris. Voici mes contre-propositions...

Les Alliés ont pris connaissance des contre-propositions allemandes: elles étaient inacceptables, elles étaient ridicules...

— Mais encore, a osé ajouter le Dr Simons, ces contre-propositions ne sauraient être maintenues par nous que si nous sommes sûrs de recouvrer la Haute-Silésie...

Faut-il dire qu'en vertu même de leurs principes, les Alliés ne pouvaient accueillir un tel point de vue?... Ils ont affirmé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ils ont décidé, en conséquence, que, dans les pays où les sentiments des populations étaient incertains, ces populations seraient appelées à se prononcer par un referendum sur leur propre sort. Ils ne pouvaient donc, en eussent-ils l'envie, préjuger de la volonté des électeurs. Ils devaient uniquement se montrer soucieux d'assurer, autant que faire se pouvait, la liberté du vote.

L'Allemagne ne pourra certes pas se plaindre du mauvais vouloir des Alliés à son égard, puisque sa propagande acharnée a pu se déployer au point de déterminer en sa faveur la majorité de la population haute-silésienne, tout au moins dans la plupart des districts.

Fidèles à leurs principes, les Alliés s'inclinent devant les résultats du scrutin, mais ils n'en sont que plus forts pour exiger maintenant de l'Allemagne, le referendum l'ayant favorisée, les réparations auxquelles elle est tenue en justice.

La possession de la Haute-Silésie apparaissait à l'Allemagne, d'après le Dr Simons (faut-il dire qu'il exagérait peut-être un peu trop?) comme la condition même des réparations. L'Allemagne en recouvre aujourd'hui la plus grande partie. Qu'elle répare donc, non en faisant des offres dérisoires, mais en faisant tout ce qui est possible — et c'est, bien entendu, infiniment plus qu'elle ne dit —

Le jour même où nous apprenions les résultats du referendum, on publiait dans la presse, d'après le rapport de M. le Sénateur Hubert, l'évaluation des dommages subis par la France seule, du fait de la guerre. Le total de ces dommages, en ce qui concerne les personnes et les biens, s'élève au chiffre de 218 milliards. Et c'est la région française la plus industrielle que l'invasion a hélas ravagée:

Cependant, l'industrie allemande, elle, est intacte... Cependant, l'Allemagne recouvre aujourd'hui la plus grande partie d'une région extrêmement riche... Nous ne protestons pas, puisque la majorité des électeurs en a ainsi décidé... Mais nous demandons, au nom de la simple justice et de la moralité élémentaire, que le coupable soit d'autant plus contraint aux justes réparations qu'il est moins ruiné, moins dépouillé, moins affaibli.

X. Y. Z.

---:o:---

Les ressources des régions arctiques

Le parachèvement du chemin de fer de la Baie d'Hudson ouvrirait, prétend-on, un territoire qui, dans 25 ans, remplacerait les grandes prairies de l'Alberta et fournirait au reste du Canada une abondante provision de viandes et de peaux. C'est l'opinion de Vilhjalmur Steffanson, le célèbre explorateur, qui est dans la capitale, pour se préparer à faire l'élevage des rennes sur l'île de Baffin. Il a réussi à prélever un capital suffisant pour son entreprise. L'été prochain, il va faire venir de la Norvège un troupeau d'élevage de ces bêtes. Au dire de l'explorateur, le bison pourrait aussi être élevé dans ces pâturages froids du nord. Toutes les petites îles de la partie septentrionale du Canada, qui ne sont pas trop boisées, feraient des "ranches" superbes. Le district où passera la voie ferrée de la Baie d'Hudson, actuellement en état de construction, est désirable à ces points de vue.

---:o:---

On allait pendre un Gascon et un Picard. Le Picard pleurait, le Gascon, fanfaron même devant la mort, lui en faisait honte.

— Cela est bon, lui rétorqua le Picard, pour vous Gascons qui avez *l'habitude* d'être pendus!